

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL

VOL. V.

NAPOLÉONVILLE, LUNDI 4 JUIN 1855.

NO 35.

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.
PUBLIÉ PAR
AMADEO MOREL.

LUNDI 4 JUIN 1855.

Conditions du Journal:

ABONNEMENT.—L'abonnement est payé
à l'avance.
POUR UN AN : : : : : \$5 00
POUR SIX MOIS : : : : : 3 00

AGENTS DU PIONNIER.

N.-O. — M. E. Eude, Passage de la Bourne, No 35, encoignure Conti.
ARCESSION — M. Richard & Templet.
RIVERIE-NEUVE — M. Firmin Duplessis.
IBERVILLE — M. J. Breaud.
ST-JACQUES — M. Auguste Thériot.
ST-JEAN-BAPTISTE — M. Edgard Perret.
ST-CHARLES — M. Edmond Billiard.
PORT-BREUX, AT. — M. Adolphe Blanchard.
THIBODAUX — M. F. Gagné.
HOUMA — M. Etienne Pénissou.
S.-M. — M. G. Rodriguez, Café Star.
BELLERIE — M. Pierre Thériot.

Dans les paroisses où nous n'avons pas nommé d'agents, nous prions les Maîtres de Poste de vouloir se charger de l'agence de notre feuille.

ANNONCES: Pour les insertions, annonces à la, etc., etc., les conditions sont les suivantes
Par dix lignes, pour la 1ère insertion \$1 00
Pour les insertions suivantes : : : : : 50

Tout abonné qui voudra suspendre son abonnement, devra prévenir, par écrit, l'éditeur quinze jours au moins, avant l'expiration du trimestre.

On exécute à l'imprimerie du Pionnier, et ce aux prix les plus modérés, toutes espèces d'ouvrages typographiques, (Jahrs) tels que, CARTES, FACTURES, PANNEAUX, BLANCS, ETC., ETC.

ASSEMBLÉE DÉMOCRATIQUE.

Une Assemblée Démocratique aura lieu au village de Napoléonville, le 12 Juin courants, à l'effet de nommer des délégués à la Convention qui doit se tenir à Baton-Rouge.

Les Démocrates de cette paroisse et des paroisses avoisinantes, sont invités à y assister par ordre du comité Démocratique.

ACCIDENT. — Nous apprenons que le jeune James Beson a été tué hier, 30 mai, de la manière suivante :

Un cheval de cordelle qu'il conduisait, s'étant arrêté presque vis-à-vis de l'église, il lui donna un coup de fouet pour le faire avancer, le cheval ne bougeant pas, le jeune homme lui en porta un second coup, quand au même moment, l'animal recula et appliqua deux coups de pieds de derrière en pleine poitrine.

Trois quarts d'heure après, Beson expira par suite de cet accident.

FEUILLETON.

LE MEUNIER D'ANGIBAUT.

XIV.

MARCELLE.

Voyez ! s'écria Rose, il nous disait ici que c'était pour vous qu'il manganait ses revenus et les vôtres, qu'il vous faisait des chevaux, des voitures, tandis que vous alliez peut-être à pied dans les bois pour économiser le loyer d'un an !

Vous l'avez deviné, chère Rose, lorsque je demandais quelque argent à mon mari, il me faisait de si longues et de si étranges histoires sur la pénurie de ses fermiers, sur la gélée de l'hiver sur la grêle de l'été, qui les avait ruinés, que pour ne plus entendre tous ces détails, et la plupart du temps, d'une de sa généreuse commisération pour vous, je l'approuvais et m'abstennis de réclamer la jouissance de mes revenus.

La vieille maison que j'habitais était propre, mais presque, pauvre, et je n'y

SEBASTOPOL.

GUERRE D'ORIENT.—L'opinion publique, en Europe, est que la guerre sera de longue durée, si l'Autriche ne prête son aide aux alliés.

SEBASTOPOL. — Aux dernières dates les alliés continuaient à recevoir des renforts considérables : 4000 hommes du contingent sarde étaient arrivés au camp. Le général Canrobert ne semblait pas douter de l'heureuse issue.

Les alliés ont eu de nouveaux succès devant Sebastopol les Russes se trouvaient maintenant resserrés dans l'enceinte de la place, deux sorties qu'ils ont faites pour prendre les embuscades que les Français leur ont enlevées ont été vivement et promptement repoussées par ces derniers, qui ont fait subir à l'ennemi de fortes pertes.

LIVERPOOL.—Les cotons américains étaient en demande et en hausse. Une vente de 106,000 balles est annoncée pour la semaine qui s'est terminée le 11 mai.

La demande a été forte pendant la semaine et 3,000 balles ont changé de main. La vente de samedi, 12 mai, a été estimée à 12,000 balles, à des prix fermes.

Le marché aux céréales n'a pas changé et est resté ferme le 12 mai.

Provisions : graines languissantes, les prix des autres articles n'ont pas variés.

KANSAS. — Les troubles continuaient dans cet Etat entre les partisans et les adversaires de l'esclavage. C'est à coups de contenu et de pistolet que discutent les deux partis.

LE DIMANCHE A TURIN.

En Italie l'observation du dimanche est en floraison. Même dans l'état libre et constitutionnel du Piémont, les deux grandes villes, les villes vraiment italiennes Turin et Gênes y demeurent assujetties. On s'en dispense volontiers dans les localités frontalières et à demi-françaises, Nice, Chambéry, etc. Il n'est donc pas de pression officielle exercée pour la provocation de cet état de choses. Sans doute les évêques voudraient bien le voir se généraliser ; mais au total, chaque diocèse, chaque municipalité font comme ils l'entendent et c'est affaire de mœurs, à moins toutefois que ce ne soit tolérance particulière pour des pays toujours tentés d'être français tels que le duché de Savoie et l'ancien comté de Nice. C'est un point dont je n'ai pas eu l'occasion de m'éclaircir.

Economiquement, j'ignore qu'elle influence peut avoir sur l'Etat de Gênes et le Piémont la stricte observation du dimanche. Elle ne peut pas être heureuse ; mais de plus grandes ressources moins de besoins, l'effet d'un meilleur climat, en compensent-ils les effets. Je ne le crois pas cependant, mais la question m'intéresse beaucoup moins dans ce pays que dans le mien, je ne la prends pas de si haut, et je veux seule-

ment raconter de quel charme profond est pour l'étranger une ville cessant subitement toute vie, tout commerce, tout travail, un et même plusieurs jours. Ce n'est qu'une anecdote, mais elle amusera peut-être, si elle n'instruit pas.

Le dernier jour de la semaine que je passai en janvier 1853, dans la capitale du Piémont, se trouva être la fête des bienheureux saint Maurice et saint Lazare patrons du royaume et sous le nom desquels existe une décoration. Ce jour tombait un samedi. Le dimanche je devais franchir les Alpes et m'engager nuitamment dans les gorges du Mont-Cenis, qui a beau être un peu ridicule comme dit le Président de Brosses, il n'en est pas plus chaud, en telle saison surtout. Il était les jours précédents tombé beaucoup de neige, et l'on giclait à Turin : que serait-ce à plusieurs mille mètres de plus au dessus du niveau de la mer ? On m'engagea donc fortement à me bien vêtir pour la route et surtout à faire emplette d'une couverture pour les jambes, chose fort nécessaire à la cime des Alpes dans des traîneaux mal fermés.

Malheureusement, les bienheureux saint Maurice et saint Lazare s'opposèrent le samedi à mon acquisition profane. Turin, en état de fête, présente identiquement le même aspect que le dimanche, c'est-à-dire que toutes les devantures des magasins y sont fermées comme une seule huitre, à l'exception toutefois de celles des cafés, des marchands de tabac et des débitants de journaux, lesquels d'ailleurs étaient plus communément en pleine rue. A l'heure des offices, les cafés non seulement sont tenus de rejoindre leurs contrevens ce qui crée dans l'intérieur une obscurité solennelle, très propice aux instincts buveurs, qui n'en fonctionnent que mieux. Dans toute la grande ville, on n'aurait pas trouvé une seule boutique ouverte. Je remis donc avec confiance mon emplette au lendemain. Ils font du samedi le dimanche ne dis-je. Cela se conçoit ; c'est une fête patronale. Mais il n'est pas possible que la vie disparaisse d'une cité de cette importance quarante huit heures consécutives. Et fort tranquille j'assistai aux diverses cérémonies de la fête, et entre autres à une revue de la garde nationale passée par Sa Majesté.

Le lendemain matin, ô stupeur ! même tableau, même air d'ennui universel même les cafés tous grands ouverts, et mêmes cafés hermétiquement fermés. Je parcourus la ville et les faubourgs. Rien ! Bien ! habile qui eût pu y trouver seulement à acheter une allumette ! Il fallait partir ce soir, et je commençai à être sérieusement inquiet. Me résoudrais-je stoïquement à avoir les pieds gelés dans ma retraite de Piémont ou volerais-je une couverture à mon hôte, le tout pour la grande gloire des commandements de l'Eglise ? Il ne me restait plus que cette alternative, et je l'agitais dans mon esprit en longeant tristement la longue et belle rue du Pd.

Tout-à-coup, je m'aperçus qu'un domme me suivait à distance, avec l'intention discrète, mais visible, de se rapprocher de moi. Je m'arrêtai, il s'arrêta ; je repris ma marche, il continua la sienne. Enfin m'abordant au coin de la place Madame, il me demanda avec obséquiosité et embarras, "si je n'avais besoin de rien."

Je crus comprendre, et reçus mal cet homme si officieux. Je n'avais pas envie de rire, et ce dilemme encore engagé dans ma tête me prédisposait peu à écouter un genre d'ouvertures fort fréquentes au de-la des monts.

Toutefois comme mon homme insistait et semblait ne pas vouloir lâcher prise, pour m'en débarrasser je lui dis brusquement :

— Eh bien ! oui, j'ai besoin de quelque chose.

— Mais de quoi Excellence ?

D'une couverture.

Je pensais bien l'attraper. Point du tout, il me dit avec un grand flegme mais toujours à voix basse.

— C'est très facile ; si monsieur veut bien venir par ici ?

Et marchant devant moi il me fit traverser au moins la moitié de Turin. Il m'engagea dans une série de rues étroites qui conduisaient au cœur de la vieille ville, très différente de la neuve et enfin m'introduisant dans une vaste cour percée d'une quantité de portes bâtarde, il me dit toujours chuchottant ;

— Attendez un peu, c'est ici.

Il trappa à la plus bâtarde de ces portes, au-dessus de laquelle s'ouvrait un petit œil-de-bœuf. A cette ouverture se montra une figure effarée de vieux brocanteur, et une conversation s'engagea entre ces deux personnages, dont je ne pus suivre les phasés.

A la fin, la porte s'ouvrit, et mon guide, en la franchissant, me fit signe de le suivre. Je me trouvai dans une pièce fort sombre, éclairée seulement par un jour de souffrance, très élevé et très grillé, qui devait ouvrir sur la rue. Rien de visible, d'ailleurs, que la figure de mon officieux cicéron et celle du vieillard, qui, dans cette façon d'être, ressemblait prodigieusement au *Philosophe en méditation*, de Rembrandt.

Je commençai de me demander tout de bon si je n'étais pas le jouet d'une farce italienne, ou si, par aventure, je n'étais pas conduit chez quelque faux monnayeur.

L'hôte de ces lieux, pourtant, me regardait avec une attention soupçonneuse. Je subis sans broncher cette inquisition ; j'avais la conscience calme et la bourse peu pleine : deux motifs de sécurité.

Enfin, cet Algonquin me lança, comme le terrible chameau du *Diabolo amoureux*, mais d'une voix peu assurée, les deux syllabes : *he tou?*

Toujours fort de mon innocence, je répondis sans hésiter : Une couverture !

Vous rappelez-vous ce passage étonnant des Confessions où Rousseau raconte qu'aux environs de Lyon, mourant de faim et de soif il entra chez un paysan et lui demanda à dîner ? Il offrait de payer sa dépense, et pourtant il ne put obtenir que du lait nigre et du pain d'orge. Enfin pourtant, s'hardissant à la vue de l'honnête figure du visiteur, le paysan alla chercher, par une trappe, dans quelque réduit souterrain, un morceau de pain bis, du jambon et du vin, qu'il présenta au voyageur en lui disant : Je vois bien que vous êtes un bon honnête jeune homme qui n'est pas là pour me vendre ! Puis, prononçant avec frémissement les mots de commis et de rats de cave, "il me fit entendre, dit Rousseau qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille."

Je me séparai dans le petit jardin, que notre séparation fut un véritable déchirement de cœur. Nous n'osâmes pourtant nous promettre de nous retrouver à Montmorency l'année suivante. Nous étions encore timides l'un avec l'autre, et nous aurions tremblé de donner le nom d'amour à cette affection.

Henri n'avait guère songé à s'enquérir de ma condition, ni moi de la sienne. Nous faisons à peu près la même dépense dans la maison. Il m'avait demandé la permission de me voir à Paris ; mais quand je lui donnai mon adresse chez ma belle-mère, à l'hôtel de Blanchemont, il parut surpris et effrayé. Quand je quittai Montmorency dans le carosse armorié que mes parents avaient envoyé pour me prendre, il eut l'air consterné, et quand il sut que j'étais riche (je croyais l'être et passais pour telle), il se regarda comme à jamais séparé de moi. L'hiver se passa sans que je le revisse, sans que j'eusse pu parler de lui.

Lémor était pourtant lui-même réellement plus riche que moi à cette époque. Son père, mort une année auparavant, était un homme du peuple, un ouvrier qu'un petit commerce et beaucoup d'habileté avaient mis fort à

le, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, poursuivit le philosophe, et dont je n'avais pas la moindre idée, fit une impression qui ne s'effaçera jamais. Ce fut le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple contre ses oppresseurs.

Telle fut absolument l'attitude de l'homme chez qui j'étais introduit. Il m'examina à diverses reprises, parla menta plusieurs fois avec mon guide, et sembla lui faire à l'oreille plus d'une question inquiète. Enfin se remettant et prenant son parti, il alla à un casier parfaitement scellé dans le mur, et en tira une pièce d'étoffe qu'il me mit entre les mains.

C'était la couverture demandée. Je ne m'amusai pas à faire le difficile, et pris livraison sans marchander. Ce n'était pas trop cher, autant qu'il m'en souvient.

— Mais, dis-je à mon homme à la fin rassuré, pourquoi donc toutes ces tentatives, tous ces myères et toutes ces appréhensions ?

— Ah ! monsieur, me dit-il, les prêtres... la police ! Si l'on savait ce que je fais je serais un homme ruiné. Mais vous êtes un étranger, un brave étranger, je le vois à votre mine et à votre accent. Vous ne me trahirez point !

Exactement comme le paysan de Rousseau.

— Moi, vous trahir ? Mais vous me rendez grand service. Sans vous et sans cet honnête homme, j'étais gelé cette nuit même. Quel mal y a-t-il donc à vendre un morceau de laine à un pauvre voyageur ?

— Aucun, monsieur, mais les prêtres !

— Est-ce que saint-Martin n'a pas, en pareil cas partagé son manteau avec un mendiant ?

— Il est bien vrai, monsieur, mais...

— Mais vous vendez votre lingot, et ne le donnez pas, c'est trop juste ! Quoi que assez pauvre, je ne suis pas un mendiant, et vous n'êtes pas saint Martin.

— Non, monsieur, non ; mais la police...

Je n'en pus tirer autre chose.

Je m'enfuis, et je cours encore. O sainteté dominicale ! Depuis, j'ai appris que beaucoup de marchands entretiennent de ces courtiers pour reconnaître, aborder et leur amener la pratique dans l'embarras. Rien n'est plus philanthropique. Cette contrebande sert leurs intérêts d'abord, et elle profite à tout. La contrebande est le correctif obligé des prohibitions de tout genre. A quoi sert donc, même à Turin, cette rigidité du dimanche ? A rien. Qu'on la suppose introduite à Paris, et vous voilà forcés d'aller acheter votre viande dans le troisième dessous, notre vin dans les caves, pour ceci passe encore, notre pain dans les catagombes. On dit qu'elles sont dangereuses. On n'y gagnera que cela, et ce n'est vraiment pas la peine. Hommes noirs, d'où sortons-nous ! Si ce système prévaut, il faudra fuir d'ici, et ce sera alors le cas de s'écrier : Paris ne vaut pas une messe !

FELIX MORNAË.

l'aise. Les enfants de cet homme avaient reçu une très-bonne éducation, et la mort d'Ernest laissait à Henri un revenu de huit ou dix mille francs. Mais les idées de lucre, l'indélicatesse, l'effroyable dureté et l'égoïsme profond de ce père commerçant avaient révoqué de bonne heure l'âme enthousiaste et généreuse d'Henri. Dans l'hiver qui suivit la mort d'Ernest, il se hâta de céder, presque pour rien, son fonds de commerce à un homme que Lémor le père avait ruiné par les manœuvres les plus rapaces et les plus déloyales d'une impitoyable concurrence. Henri distribua à tous les ouvriers que son père avait longtemps pressurés le produit de cette vente, et se déroba, avec une sorte d'aversion, à leur reconnaissance (car il m'a dit souvent que ces hommes malheureux avaient été corrompus et avilis eux-mêmes par l'exemple et les procédés de leur maître), il changea de quartier et se mit en apprentissage pour devenir ouvrier lui-même. L'année précédente, et avant que la maladie de son frère le forçât d'habiter la campagne, il avait déjà commencé à étudier la mécanique.

"J'appris tous ces détails par la vieille femme de Montmorency, à qui j'allai